

Rwanda

Témoignage d'un rescapé : « Leur guide était un tueur »

Jean Chatain

L'Humanité, 8 avril 2004

Un rescapé de Bisesero dénonce le comportement des forces françaises lors de leur venue sur place dans le cadre de l'opération Turquoise.

Bisesero, au lieu-dit Nyamako, où se trouve le mémorial érigé en hommage aux Tutsi qui résistèrent ici aux troupes venues les exterminer. Non loin de là, un hangar, véritable hypogée martyrium provisoire. Il contient des centaines de crânes et des ossements divers, dans l'attente de leur inhumation dans neuf bâtiments récemment construits, qui parsèment le flanc de ce sommet, le plus élevé du site, proche du lac Kivu, frontière avec la République démocratique du Congo voisine. Durant les années suivantes, des commandos d'interahamwés et de FAR (les forces armées rwandaises de l'ancien régime génocidaire), réfugiés dans ce pays, débarquaient périodiquement de nuit pour assassiner le maximum de survivants susceptibles de témoigner contre eux et leurs dirigeants.

Damascène Ntaganire m'accueille en compagnie de quelques autres rescapés, tous anciens résistants. Ils seraient ici environ 300, relogés dans des maisonnettes hâtivement construites à leur intention. À l'écart des ha-

meaux situés au pied de la colline, où, précise mon interlocuteur, des participants aux massacres d'avril-juillet 1994 continuent d'habiter en toute impunité. « *Lorsque nous nous croisons sur une piste, nous ne nous adressons jamais la parole ; souvent ils font demi-tour pour nous éviter* ». L'ami qui a bien voulu me servir d'interprète, Damascène ne parlant que le kinyarwanda, me glisse à l'oreille : « *Sans doute certains rêvent-ils du moment où ils pourront reprendre le "travail" de 1994* ».

« *Les meurtres ont commencé dans la nuit du 8 avril, raconte Damascène. Après des réunions organisées par des notables locaux dans des maisons dont tous les Tutsi étaient tenus écartés. Après chacune de ces réunions, les participants saccageaient et pillaient nos habitations et abattaient nos vaches. Les massacres ont commencé aussitôt, par les vieux et les enfants en bas âge.* » De petits groupes de miliciens, dirigés par ces notables, ratissent la colline de jour, « *jamais la nuit* ». Vers le 10 avril, « *nous avons décidé de former la résistance. À l'initiative d'Aminadabu Birara, un rescapé de 1963* (l'un des massacres "ethnistes" périodiques qui ont rythmé l'histoire des deux répu-

bliques successives jusqu'au génocide d'avril-juillet 1994 – NDLR). *Il a pris le commandement jusqu'à ce qu'il soit tué, pas longtemps avant la fin des combats. Nous jetions des pierres sur les attaquants. Lorsque ceux-ci s'emparaient de l'un d'entre nous, ils se vengeaient en le faisant mourir lentement : le premier jour, ils lui coupaient les tendons des pieds pour l'immobiliser ; le second jour, les mains ; le troisième seulement, ils l'achevaient en lui tranchant la tête. »*

Un certain nombre de miliciens trouvent la mort au cours de ces combats inégaux, « *et nous avons pris dix-sept kalachnikovs, mais il n'y avait pas d'anciens militaires parmi nous et nous ne savions pas nous en servir* ». Durant toute cette période, des réfugiés tutsi continuaient d'arriver, « *Bisesero était déjà connu pour son aptitude à la résistance. En face, il y avait les interahamwés, la police, la gendarmerie, l'armée, tout ce qui avait une arme à feu arrivait ici. Vers la mi-avril, un garde présidentiel (GP) vient reconnaître les lieux. Il a été abattu par la résistance. D'autres GP prennent la suite.* »

13 mai, les génocidaires reçoivent des renforts de Gisenyi et de Cyangugu

« *Les collines sont encerclées et il y a eu des massacres atroces. Sans doute la moitié d'entre nous trouvent la mort, peut-être 30 000. L'autre moitié continue la résistance. Jusque vers la fin juin, lorsque les Français arrivent à leur tour* ». Vers le 26 juin, croit se souvenir Damascène. « *Ils étaient dans un véhicule et s'arrêtent chez Kabanda, un commerçant. Quand nous commençons de discuter avec eux, ils nient les morts et nous avons dû leur montrer trois cadavres, dont un entièrement découpé, pour qu'ils changent leur langage.* » Ils retournent ensuite à Kibuye et ne reviennent que plusieurs jours après, « *entre-temps, on a continué de nous massacrer. De jour et de nuit, cette fois* », poursuit le rescapé, se déclarant convaincu que « *les Français étaient de connivence avec les milices qui fouillaient la brousse avec des chiens et nous tuaient. Quand ils sont revenus, ils avaient un guide qui était l'un des tueurs. Ils sont restés environ une semaine, nous ont distribué quelques habits et donné à manger pour deux jours tout juste. C'est seulement vers la mi-juillet que leurs camions nous ont emmenés sur un site où le FPR était là.* »

J. C.